

SERVITUDE ET GRANDEUR THÉÂTRALES

LE FAISEUR DE THÉÂTRE DE THOMAS BERNHARD

La langue de Thomas Bernhard, cette langue si singulière, unique, d'une oralité toujours évidente, qui porte en elle un souffle à nul autre pareil. C'est elle, avant tout, qu'on se réjouit de pouvoir entendre à nouveau quand une de ses pièces est à l'affiche. Cette oralité, on la retrouve d'ailleurs aussi dans ses romans et essais, et c'est pourquoi les textes non dramatiques de Bernhard sont si souvent portés à la scène. Mais dans ses œuvres proprement théâtrales, cette langue de Thomas Bernhard atteint une rigueur, une justesse, une parfaite exactitude, une pureté absolue. Encore faut-il trouver les interprètes capables de s'en saisir, de rendre cette intensité qui, seule, lui permettra non seulement de passer la rampe, mais de saisir le spectateur dans ses rets et de l'y tenir durant toute la représentation. Rares sont les comédiens qui peuvent y parvenir. Et Thomas Bernhard lui-même en était conscient, qui avait interdit que quiconque reprît sa pièce *Le Réformateur*, écrite spécialement pour son ami le grand comédien Hans-Peter Minetti. Christophe Perton, pour sa mise en scène du *Faiseur de théâtre*, n'aurait sans doute pas pu mieux choisir qu'André Marcon pour s'emparer du rôle magnifique et terrible de Bruscon.

« Le comédien d'État » Bruscon arrive avec sa troupe, composée de son épouse, de son fils et de sa fille, dans la petite localité d'Utzbach, 280 habitants, au fin fond de la province autrichienne. Bruscon, le grand Bruscon, auteur dramatique, comédien, metteur en scène, directeur de troupe, faiseur de théâtre pour tout dire, va représenter dans une salle des fêtes délabrée, qu'on n'a plus utilisée depuis des décennies, sa pièce *La Roue de l'Histoire*. Avec ses trois comédiens, ils devront interpréter Napoléon, Hitler, Metternich, Churchill, Marie Curie, Goethe et quelques autres. « L'idée bien sûr c'était d'écrire une comédie où seraient contenues toutes les comédies qui ont été écrites un jour. » Une comédie qui serait d'ailleurs aussi une tragédie. C'est le théâtre tout entier que le mégalomane Bruscon veut exprimer, restituer, offrir à un public que, par ailleurs, il méprise. Misanthrope, misogyne, il ne cesse de récriminer, contre l'hôtelier qui lui loue la salle miteuse où il doit jouer, contre les « anti-talents » qui constituent sa maigre troupe, contre les édiles locaux, contre l'Autriche tout entière. C'est à ce joyeux jeu de massacre que nous assistons jusqu'à la représentation du soir, où se produira le coup de théâtre final.

Dans le numéro que nous consacrons, en mars 2009, à Thomas Bernhard, Mark M. Anderson évoquait avec beaucoup de pénétration «le paradoxe qui hante l'écriture de Bernhard, celui d'une perfection artistique et intellectuelle si vertigineusement convoitée qu'elle aboutit à des résultats pathologiques, difformes, pervers, et qu'en dernière instance c'est l'art lui-même qui s'éclipse ». C'est bien de cela qu'il s'agit dans *Le Faiseur de théâtre*, et dans le personnage de Bruscon, qui parle, presque seul, durant toute la pièce. C'est à cela que doit se confronter le comédien qui s'empare d'un tel personnage. Encore faut-il prendre la question de plus haut et se méfier d'un jeu strictement psychologique, qui tuerait la pièce absolument. La névrose de Bruscon n'est qu'un symptôme, une réponse et une défense de l'esprit face à une

Autriche malade, Bernhard n'a cessé de le dénoncer, de la présence, toujours effective, du nazisme. Pourquoi des artistes, pourquoi des écrivains, pourquoi et comment du théâtre au temps de cette détresse-là ? C'est la question brûlante qui est au cœur du *Faiseur de théâtre*, comme elle traverse toute l'œuvre de Bernhard, jusqu'à ses dernières et magnifiques pièces, *Place des héros* et *Dramuscules*, qu'il jettera à la face d'une Autriche malade de son absence de mauvaise conscience. Et c'est une question que dans l'Europe et le monde d'aujourd'hui, aucun homme, aucune femme de théâtre ne saurait négliger sans une légèreté proprement criminelle.

Durant toute la pièce, le personnage de Bruscon, toujours en scène, ne cesse quasiment pas de parler. Ce rôle écrasant, l'exceptionnel comédien qu'est André Marcon, le saisit à bras-le-corps, avec une vigueur, mais aussi une finesse qui sont la marque des très grands. Non seulement il a su éviter l'écueil de la psychologie facile mais, dirigé par Christophe Perton, il a su moduler son jeu avec une magnifique virtuosité. On ne saurait trop insister sur l'humour omniprésent dans l'œuvre, pourtant si sombre au premier abord, de Bernhard. Un humour qui permet de faire passer justement l'acidité et la virulence de la critique sans la neutraliser pour autant. Dans ce registre, André Marcon excelle et on suit, grâce à lui, Bruscon dans les méandres de son esprit paradoxal, tantôt cruel, tantôt pitoyable, parfois grand aussi. Et tout cela, Marcon l'exprime avec un naturel et une grâce, avec une élégance bouleversante. Ses partenaires, qui n'ont que de rares répliques éparées à opposer au flot continu des péroraisons de Bruscon, arrivent néanmoins à faire mieux qu'exister. Agathe L'Huillier, Barbara Creutz, Manuela Beltran et Jules Pelissier sont là, présents, sur scène avec André Marcon. Il faut signaler à part Éric Caruso, comédien toujours formidable, et qui réussit encore ici, dans le rôle de l'hôtelier, à imposer sa présence malgré le peu de répliques qu'il a à prononcer.

La mise en scène de Christophe Perton est pleine de petites trouvailles et d'idées ingénieuses. Contrairement à beaucoup de ses collègues, ces idées ne viennent jamais se surimposer au texte mais s'ajuster à lui. Son travail a été entièrement conçu, on le sent, pour servir cette œuvre magnifique et faire entendre le propos de Thomas Bernhard. La scénographie qu'il a élaborée avec Barbara Creutz, qui interprète l'épouse de Bruscon et a également imaginé les costumes, est une subtile évocation de la belle salle historique du Déjazet. La continuité entre la scène et la salle évoque de manière discrète et intelligente le théâtre dans le théâtre qui est au cœur, qui est le cœur de la pièce. Les lumières de Pablo Simonet sont tout aussi réussies et finement conçues et réalisées. Et il convient de souligner le très intéressant et remarquable travail de création sonore d'Emmanuel Jessua, d'une rare complexité.

Sacrifiant tout (et tous) à son art, le tyrannique Bruscon veut soumettre les comédiens, les spectateurs, les autorités locales, la société tout entière à sa conception du monde où l'art est placé au-dessus de tout. L'orgueil d'être soi se confond chez lui avec la haute idée qu'il se fait de cette fonction d'artiste à laquelle il s'identifie totalement. Confronté à ce que la réalité peut avoir de plus prosaïque, et même de plus sordide, il ne renonce pas, n'en démord pas. C'est là sa grandeur et même, pourrait-on dire, son héroïsme. Son intransigeance est celle de Don Quichotte. Il a en lui cette part d'enfance qui faisait la folie du chevalier espagnol, et c'est pourquoi nous supportons ses injustices et ses caprices, ses contradictions et jusqu'aux horreurs qu'il peut lui arriver de dire. Il y a au cœur de tout théâtre authentique cette même misère et cette même grandeur. C'est d'elles que Christophe Perton et André Marcon se sont faits les chantres. On ne saurait trop les en féliciter.

Karim HAOUADEG